

ONT PARTICIPÉ À CET OUVRAGE :

Hervé Bénony  
Mohammed Salah Boulmali  
Catherine Chabert  
Michèle Emmanuelli  
Odile Husain  
Alex Lefebvre  
François Marty  
Christine Rebourg-Roesler  
Nina Rausch de Traubenberg  
Claude de Tychev  
Michel Wawrzyniak

# Clinique des perversions

Collection  
« Actualité de la psychanalyse »

dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut point la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre, et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Retrouvez tous les titres parus sur  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Sous la direction de  
Claude de Tychey

# Clinique des perversions

Repérage diagnostique  
et prise en charge thérapeutique

Collection « Actualité de la psychanalyse »

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès' in a bold, sans-serif font.

Cet ouvrage a été élaboré à partir d'un colloque international francophone consacré à l'approche des perversions, qui a réuni à Nancy, en avril 2006, des psychologues cliniciens projectivistes et des psychanalystes désireux de partager leurs expériences d'un champ chaque jour davantage d'actualité aux niveaux national et mondial.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2480-0  
Première édition © Éditions érès, 2007  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,  
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## Table des matières

Préambule	
<i>Claude de Tychey</i> .....	7
Les risques d'évolution perverse	
<i>François Marty</i> .....	9
Les aménagements pervers dans les troubles graves du comportement : approche psychanalytique et projective	
<i>Catherine Chabert</i> .....	33
Le diagnostic de la perversion à travers le test de Rorschach et le TAT	
<i>Odile Husain</i> .....	51
Étude de cas : test de Rorschach de Madame A .....	65
Test de Rorschach de Madame A : analyse dans la perspective psychanalytique de l'École de Paris	
<i>Michèle Emmanuelli</i> .....	75
Test de Rorschach de Madame A : analyse dans une perspective phénoménologique	
<i>Michel Wawrzyniak</i> .....	83

Synthèse sur le protocole Rorschach de Madame A : perspective de l'École de Paris <i>Nina Rausch de Trautenberg</i> .....	101
Test de Rorschach de Madame A : la perspective de l'École de Lausanne <i>Christine Rebourg-Roesler</i> .....	103
Étude de cas de Madame A : synthèse finale <i>Claude de Tychev</i> .....	111
Étude clinique projective et psychopathologique de terroristes incarcérés <i>Hervé Bénonny, Mohammed Salah Boulmali et Claude de Tychev</i> .....	115
Conditions et impasses de la prise en charge psychothérapique des sujets pervers : quelques réflexions <i>Alex Lefebvre</i> .....	139
En guise de conclusion... <i>Claude de Tychev</i> .....	155

*Claude de Tychey*

## Préambule

L'accroissement des conduites perverses transgressives, tant au niveau individuel que groupal et sociétal, est une donnée incontournable qu'aucun spécialiste impliqué au niveau psychosocial ne peut dénier.

Les objectifs balayés par les différents chapitres de ce livre sont pluriels et ne manqueront pas d'intéresser les acteurs de terrain dont le quotidien est de s'interroger sur l'origine, le repérage et la prise en charge des différentes figures de la perversion sexuelle ou narcissique.

Le lecteur trouvera d'abord des points de repère théoriques particulièrement féconds pour appréhender la genèse des fonctionnements pervers. La contribution initiale de François Marty l'éclairera plus précisément sur les perversions narcissiques. La suivante, de Catherine Chabert, l'introduira notamment aux composantes masochistes éventuellement perverses pouvant venir sous-tendre les troubles graves des conduites alimentaires.

Le clinicien désireux de parfaire ses points de repère diagnostiques en matière de clinique projective relativement aux différents modes d'expression de la perversion sera comblé par les chapitres

---

*Claude de Tychey est professeur de psychologie clinique à l'université de Nancy 2 et directeur du Groupe de recherches en psychologie clinique et pathologique de la santé (GREPSA).  
Claude.De-Tychey@univ-nancy2.fr*



suivants. Il y trouvera en primeur des lectures s'inspirant simultanément des quatre grands modèles interprétatifs existant actuellement à propos du test de Rorschach, ce qui, à notre connaissance, n'a fait l'objet d'aucune publication antérieure du même type. Il sera introduit par l'École de Lausanne, représentée par Odile Husain et Christine Rebourg-Roesler, à la richesse des particularités langagières infiltrant le discours. Il découvrira également les subtilités de l'interprétation psychanalytique du test de Rorschach dans la perspective de l'École de Paris 5, dont les plus brillants représentants (Catherine Chabert, Michèle Emmanuelli, Nina Rausch de Traubenberg) sont ici réunis. Il mesurera aussi avec Michel Wawrzyniak l'intérêt de l'approche psychopathologique phénoménologique ainsi que la valeur ajoutée représentée par une référence à l'approche intégrative propre au courant anglo-saxon exnérien (Hervé Bénony). Nous présenterons en outre pour la première fois (H. Bénony, M.S. Boulmali et Claude de Tyche) des données actuelles sur le fonctionnement de la psyché de terroristes incarcérés, qui, même si elles nous introduisent aux confins de l'horreur et nous interpellent sur l'essence de l'humanité, nous aident à comprendre la dynamique des perversions de comportements venant sous-tendre les actes les plus barbares.

Pour clore cet ouvrage, le texte d'Alex Lefebvre amène des indicateurs particulièrement pertinents pour envisager les conditions et les limites d'une prise en charge psychothérapique des sujets à fonctionnement pervers – laquelle constitue un problème majeur de notre temps. Ces dernières viennent résonner avec celles qu'a esquissées sur le même plan François Marty dans son texte introductif.

*François Marty*

## Les risques d'évolution perverse <sup>1</sup>

Évoquer les risques d'évolution perverse suppose de revenir, ne serait-ce que brièvement, sur la notion même de perversion. Comprendre comment cette notion a évolué dans l'œuvre de S. Freud et situer la place qu'elle occupe dans les travaux de ses successeurs aujourd'hui, nous aidera à en apprécier la pertinence et la complexité. Du côté de la complexité, on notera le caractère polymorphe de la perversion, la diversité de ses expressions symptomatiques, celle des modèles théoriques qui tentent d'en rendre compte, la nécessité de procéder à des différenciations entre modalités défensive perverse, aménagement pervers, solution (provisoire ou définitive) perverse, mode de fonctionnement pervers, organisation perverse. Ne convient-il pas également de distinguer les perversions narcissiques (morales) des perversions sexuelles ? Peut-on penser aujourd'hui la perversion comme structure entre névrose et psychose ? Pas si simple, quand on pense au noyau mélancolique de la perversion ou à la perversion comme fonctionnement limite. Il faudra donc discuter la perversion, même *a minima*, sous ces différents angles, en veillant à différencier tous ces registres.

---

*François Marty, psychologue, psychanalyste, professeur de psychologie clinique du Laboratoire de psychologie clinique et de psychopathologie (EA 1512), Institut de psychologie, université Paris 5 René-Descartes. [francois.marty@univ-paris5.fr](mailto:francois.marty@univ-paris5.fr)*

1. Ce texte a fait l'objet d'une communication au colloque de printemps de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française, Nancy, 1<sup>er</sup> avril 2006.

Pour nous aider dans ces divers repérages, pour illustrer cet ensemble de problématiques et leur donner corps, je présenterai une vignette clinique. Elle viendra à point nommé lorsque nous aurons esquissé à grands traits non pas une définition de la perversion, mais les enjeux de la problématique qu'elle recouvre.

Dans l'histoire de sa construction subjective, qu'est-ce qui peut pousser un sujet à s'organiser dans la transgression, à entrer dans ce type de fonctionnement pervers ? Comment apprécier ces risques, tenter d'en repérer les occurrences, sinon à les référer aux moments de grande fragilité (narcissique) dans l'histoire d'un sujet – l'adolescence en constituant l'exemple même (Marty, 2001) –, ce qui pourrait nous conduire à envisager le traumatisme psychique comme figure généralisée de cette fragilité. Je tenterai de présenter comment peuvent émerger des solutions d'allure perverse pour lutter contre l'angoisse de perte d'objet, quand il ne s'agit pas d'angoisse d'anéantissement. Les travaux de J. Chasseguet-Smirgel (1984, 1990) notamment seront fort utiles pour réfléchir à propos des évolutions perverses.

#### PROBLÉMATIQUE DE LA PERVERSION

Le mot « perversion » vient du latin *pervertire*, qui veut dire littéralement « retourner, renverser, mettre sens dessus dessous », « faire mal tourner » (*Dictionnaire historique de la langue française*, 1998).

Les écrits psychiatriques sur la perversion sexuelle ne manquent pas. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec notamment le traité de R. von Krafft Ebing, *Psychopathia sexualis* (1896), et *Studies in the Psychology of Sex* de H. Havelock Ellis (1897), la perversion est minutieusement décrite dans ses différentes figures ; elle est dûment répertoriée dans la nosographie. Les auteurs pré- ou non analytiques définissent la perversion comme une déviation de l'instinct. Avec la psychanalyse, on ne parlera de perversion qu'en relation à la sexualité, Freud sortant la perversion de sa connotation morale.

Les perversions forment une entité clinique dont la structure est spécifique. Pour la plupart des auteurs, elles se différencient des névroses, des psychoses, des états limites, des états psychosomatiques, des troubles de la personnalité et même des psychopathies. Mais d'autres, comme J. McDougall (1996) par exemple, estiment que « la sexualité perverse n'est qu'une manifestation d'un état où

s'entremêlent dépression, angoisse, inhibitions et symptômes psychosomatiques ».

Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* (Laplanche et Pontalis, 1967), la perversion est une « déviation par rapport à l'acte sexuel "normal", défini comme coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé ».

Distinguons d'une part la perversion de caractère, appelée également perversion morale ou encore perversité, qui représente une forme de déviation majeure de la personnalité et ne s'accompagne pas nécessairement de troubles de la sexualité (certains auteurs placent dans cette catégorie la perversion narcissique), et, d'autre part, la perversion sexuelle qui, elle, désigne une pratique sexuelle dont le sujet a besoin d'une façon impérieuse pour atteindre la satisfaction. Ce mode d'activité sexuelle devient exclusif et remplace toute autre forme de satisfaction ; le partenaire est considéré comme un simple objet au service de cette satisfaction. Ce comportement camoufle une forte hostilité que l'on peut retrouver sous la forme du goût pour la cruauté.

F. Pasche (1983) distingue l'une de l'autre en ces termes : « La perversion sexuelle peut entrer en conflit avec le moi et le surmoi, et avoir valeur de symptôme, alors que dans la perversion narcissique il y a accord de la personnalité tout entière. »

### *La perversion dans l'œuvre de Freud*

« Les perversions ne sont ni des bestialités, ni de la dégénérescence dans l'acception pathétique du mot. Elles sont dues au développement de germes qui tous sont contenus dans la prédisposition sexuelle non différenciée de l'enfant, germes dont la suppression ou la dérivation vers des buts sexuels supérieurs – la sublimation – est destinée à fournir les forces d'une grande part des œuvres de la civilisation » (Freud, 1905b, p. 35-36).

La perversion occupe une place centrale dans l'œuvre de S. Freud, pour qui il n'y a donc de perversion que sexuelle. Elle sera l'occasion de nombreux remaniements théoriques. Les bases de la réflexion freudienne sont posées dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905b), dans lesquels S. Freud envisage la perversion comme une composante psychologique universelle. Il postule que la sexualité humaine ne commence pas avec la capacité physiologique de la reproduction, soit la puberté, mais est inscrite au plus profond de l'homme dès sa naissance. Il met en évidence l'existence d'une sexualité infantile précoce fondée sur les expériences de

satisfaction des besoins fondamentaux. L'apaisement obtenu dans la satisfaction des besoins donne naissance à la recherche d'un plaisir indépendant de cette satisfaction. Après être passée par un objet externe (le sein maternel), la satisfaction sexuelle est obtenue par l'investissement d'une partie du corps propre de l'enfant : passage de la succion, comme activité fonctionnelle et adaptative visant au maintien de la survie par la satisfaction du besoin, au suçotement, activité purement érotique ne visant qu'à l'obtention du plaisir. Chaque zone érogène est investie pour elle-même. C'est dans ce sens-là que l'on peut dire avec S. Freud (1905b, p. 118) que « l'enfant a une disposition perverse polymorphe », dans la mesure où celle-ci est caractérisée par son autoérotisme et le primat des pulsions partielles.

La problématique œdipienne, l'angoisse de castration, la peur de perdre l'amour de l'objet, la constitution d'un surmoi, instance héritière du complexe d'Œdipe à l'origine de la conscience morale, amènent l'enfant à renoncer à cet autoérotisme par la promotion de l'investissement de l'objet, les pulsions partielles se soumettant au primat du génital infantile. Cette sexualité perverse polymorphe sombre partiellement sous l'effet du refoulement et, avec la latence, de l'érection de digues psychiques qui en contiennent le possible retour. Avec la puberté et l'instauration du primat du génital, le sujet adolescent investit de nouveaux buts sexuels et de nouveaux objets dans la génitalité. Les objets sexuels infantiles auxquels l'enfant était attaché sont désinvestis. Du primat des zones érogènes qui organisent la sexualité perverse polymorphe au primat des zones génitales qui caractérisent la sexualité adulte, la libido change de camp.

Dans les *Trois essais*, S. Freud rapproche ce que l'on observe dans les perversions adultes de l'activité sexuelle perverse polymorphe de l'enfant. Il propose de considérer que les perversions adultes résultent de fixation ou de régression à des stades libidinaux de cette période de l'enfance où la sexualité est dominée par les pulsions partielles, la pré-génitalité, où l'angoisse de castration ne produit pas ses effets et où la conflictualité psychique reste embryonnaire. Ce qui domine chez l'enfant pervers polymorphe et chez le pervers adulte, c'est la recherche à tout prix d'une satisfaction qui ne rencontre pas de limites internes, qui n'est pas subordonnée à la recherche de l'objet total comme pouvant apporter dans la rencontre intersubjective la satisfaction et la complémentarité sexuelles. La perversion consiste dans une sorte d'arrêt du

développement de la libido, qui n'irait pas jusqu'à l'investissement de l'objet total dans la sexualité génitale, ou de régression jusqu'à ce stade de son organisation. Elle poursuivrait comme but la recherche impérative de la satisfaction libidinale, comme au temps de l'enfance, dans un mouvement anarchique, en ne tenant compte que de cet impératif. Pour S. Freud, la perversion se caractérise par des déviations de la libido quant au but : transgression anatomique des zones corporelles destinées à l'union sexuelle, arrêt aux relations intermédiaires avec l'objet sexuel (toucher, regarder), entretien d'une relation sadique ou masochiste avec l'objet. Il y a perversion quand l'orgasme est obtenu avec d'autres objets (homosexualité, pédophilie, zoophilie), d'autres zones corporelles (évitement des organes génitaux), par rapport à la sexualité adulte définie, quant à elle, comme relation soumise à l'organisation génitale avec une personne du sexe opposé. La perversion pathologique chez l'adulte reprend les traits de la sexualité infantile (normalement perverse et polymorphe) qui, elle, ne constitue qu'une étape sur le chemin de la sexualité adulte. Ce qui caractérise le sexuel humain, c'est son caractère biphasé, le sexuel infantile n'en constituant que la première phase, la deuxième étant la puberté et l'instauration de la génitalité. Entre les deux, la latence, qui permet dans son au-delà la reprise dans l'après-coup de ce sexuel infantile refoulé. Dans la perversion, c'est ce biphasage qui pose question, comme si la latence n'avait pas permis de reprise de la sexualité infantile, comme si la sexualité infantile poursuivait son chemin sans refoulement.

Avec la théorisation du narcissisme (1914) et l'opposition qu'il établit entre libido narcissique et libido objectale, S. Freud problématise la perversion comme une pathologie narcissique, dans laquelle le choix d'objet est narcissique. Au plan de la dynamique psychique, le processus s'installe par régression (narcissique) en deçà de l'idéal du moi. La perversion proviendrait d'un défaut du refoulement. Sans instance interdictrice – le surmoi est faiblement développé dans ces cas –, la tendance sexuelle pénètre telle quelle la personnalité, la soumettant à son diktat. Avec la théorisation des pulsions et de leur destin (1915*b*), S. Freud s'intéresse au retournement de la pulsion en son contraire ou sur le sujet lui-même : c'est ce qu'il décrit avec le couple voyeurisme/exhibitionnisme et celui du sadisme/masochisme. Le masochisme deviendra d'ailleurs le paradigme de la perversion avec le texte de 1919 « Un enfant est battu ». S. Freud donne comme sous-titre à cet article : « Contribu-

tion à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », pour marquer combien le fantasme de fustigation « ne peut être conçu que comme un trait primaire de perversion ». À défaut d'être entravé par le refoulement, les formations réactionnelles, la sublimation, il participerait au maintien de la perversion à l'âge adulte. Notons ici la distinction à établir entre fantasme pervers, dont la présence se retrouve aussi bien chez le névrosé que chez le pervers, et acte pervers qui est le propre du pervers. Avec le tournant de 1920 et le dualisme pulsionnel, S. Freud explore le sadisme comme un exemple du travail de la pulsion de mort, le sadisme étant sa partie tournée vers l'extérieur. C'est la désunion des pulsions de vie et des pulsions de mort qui favorise le détachement du sadisme et son évolution perverse. De son côté, le masochisme serait le résidu de la pulsion de mort restée à l'intérieur de la psyché. Dans son texte de 1924 « Le problème économique du masochisme », il distingue les différentes formes de masochisme (érogène, féminin, moral). Pour S. Freud, « c'est de la désunion du sadisme d'avec Éros que pourrait naître la perversion » (Neau, 2001). Finalement, c'est en 1927 que S. Freud fera du fétichisme l'exemple même de la perversion en tant qu'il remplace l'objet manquant, le pénis féminin maternel. Cette substitution fétichique colmate l'angoisse du manque et dénie la différence anatomique des sexes. Elle répond à la place fantasmatique d'une mère phallique qui pénétrerait de son pénis l'enfant assigné par elle à la place d'objet séduit (c'est cette piste-là que S. Freud avait explorée dans le texte de 1910 *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*). Le viol psychique, le déni de la différence des sexes – nous verrons avec J. Chasseguet-Smirgel (1990) que le déni de la différence des générations est également extrêmement important dans cette configuration perverse –, le déni de la castration de la femme, l'abus de la position de l'autre séduit et manipulé, tous ces traits se retrouvent dans toutes les formes de perversion.

Pourtant, on pourrait presque voir à l'œuvre dans ce tableau la dissymétrie fondamentale dont parle S. Ferenczi (1933) lorsqu'il évoque la confusion des langues et ce que J. Laplanche (1987) a dégagé avec la séduction originaires généralisée. Mais la mère – comme figure de l'adulte – développe des conduites perverses pour l'enfant, au-delà de la violence originaires contenue dans toute relation mère-bébé, lorsqu'elle crée une situation traumatique en effractant le pare-excitations interne de l'enfant sans jamais lui offrir la possibilité de se restaurer narcissiquement ni de se sentir

reconnu comme un être séparé. Le vécu de l'enfant est, dans ces cas, un vécu de détresse et d'anéantissement. Cette séduction réelle, pourrait-on dire, contribue à la formation la plus sûre des perversions à l'âge adulte, peut-être par ce qui est mis en évidence dans les situations de maltraitance où les identifications introjectives favorisent l'introjection de scénarios pervers. Quant au clivage à l'œuvre dans le fétichisme, il permet le maintien de la perception de l'absence du pénis féminin maternel et la représentation de la femme au pénis : l'acceptation et le refus de la castration de la femme. Ce mécanisme de défense pathologique peut s'étendre à l'ensemble du fonctionnement de la vie psychique et perturber gravement la relation que le sujet établit avec les autres et la réalité, en faisant coexister deux versions contradictoires de cette réalité interne et de la réalité perçue. Le fétiche apparaît ainsi pour S. Freud comme la solution perverse par excellence, liée à la sexualité infantile, face à l'angoisse de la castration.

### *La perversion entre névrose et psychose*

S. Freud a donc varié sur sa façon de comprendre la perversion : d'abord située sur l'axe des névroses, comme en témoignent ces assertions dans les *Trois essais* (p. 81) : « La névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion », ou encore dans *l'Introduction à la psychanalyse* (1916-1917) : « La sexualité perverse n'est pas autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée dans ses tendances particulières » (p. 290), il finira par la placer sur l'axe des psychoses. Ainsi, dans un autre passage de *l'Introduction à la psychanalyse* (p. 324), il sépare nettement perversion et névrose : « La régression de la libido, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de refoulement, aboutirait à une perversion mais ne donnerait jamais une névrose. [...] Le refoulement est le processus le plus propre à la névrose. » En attribuant à la psychose et à la perversion les deux mécanismes de défense qui les caractérisent, le clivage et le déni, il situe ces deux entités psychopathologiques dans une proximité qu'il lui faudra expliciter, en distinguant ce sur quoi portent clivage et déni dans chacune de ces affections. Dans la perversion, le déni ne porte que sur une partie de la réalité, celle de la différence des sexes, et donc aussi sur celle des générations. C'est une tentative imparfaite de détacher le moi de la réalité. Quant au clivage de type pervers, il permet le maintien d'un ancrage dans la réalité, là où dans la psychose cet ancrage a disparu. Dans la névrose, le clivage



est le fruit d'un conflit intrapsychique ; dans la psychose, et dans une moindre mesure dans la perversion, le clivage détache le moi de la réalité. Néanmoins, dans la perversion, il y a un travail d'élaboration psychique, notamment dans la construction fétichiste, qui s'apparente au travail du rêve, travail qui n'existe pas dans la satisfaction hallucinatoire de désir, de type psychotique, où la satisfaction est immédiate. Dans ce dernier cas, c'est la réalité qui est sacrifiée au profit des exigences pulsionnelles.

### *Les successeurs de Freud*

La clinique de la perversion a fait l'objet d'une théorisation importante après S. Freud. S'il n'est pas possible ici de résumer toutes ces contributions (M. Klein, D.W. Winnicott, P.C. Racamier, R. Stoller, J. Lacan, J. Bergeret, G. Rosolato, P. Greenacre, F. Pasche, A. Eiguer), je voudrais souligner l'apport de quelques-uns de ceux qui ont mis l'accent sur l'importance des troubles de la prégénitalité dans ce qui apparaît aujourd'hui comme une nouvelle clinique : celle des néosexualités, comme les appelle J. McDougall (1978, 1989, 1996), celle des comportements violents, particulièrement étudiée par C. Balier (1996), ou encore celle des troubles des conduites alimentaires, qui constituent un objet d'étude extrêmement riche pour comprendre ce que P. Jeammet (2000, 2001) et C. Chabert (1999a, 1999b), à la suite des travaux d'E. Kestenberg (1975), ont appelé les aménagements pervers. Je ne développerai pas ici cet aspect très important, notamment pour la clinique de l'adolescence, renvoyant le lecteur aux publications de ces derniers auteurs sur ce thème.

J. McDougall parle de néosexualité (1996), de solutions néosexuelles à propos des sexualités perverses (fétichisme, pratiques sadomasochistes, exhibitionnisme, voyeurisme, certaines formes d'homosexualité). Elle met en valeur leur dimension créatrice à la recherche d'une solution à des conflits psychiques douloureux, voire insurmontables. Pour elle, il s'agit d'un système de survie psychique, une façon de maîtriser une expérience de vide, d'inexistence, de non-reconnaissance par l'autre de sa vie psychique. Expérience de vide face au sexe de la mère, sans représentation d'un pénis paternel, sans protection phallique. On peut rapprocher cette conception de celle de F. Pasche (1983). Considérant la pratique autoérotique de la sexualité perverse comme expérience marquant une étape sur le chemin de l'exploration de soi-même et de la

découverte du monde extérieur, cet auteur fait de cet investissement de la réalité matérielle l'aiguillon nécessaire pour parer aux angoisses d'absorption et d'intrusion par la mère archaïque.

Ce vécu d'angoisse d'anéantissement est prototypique de l'angoisse de castration. Pour J. McDougall, la perversion constitue une tentative de contourner l'angoisse de castration et de maintenir, sous le couvert de l'acte, les liens incestueux de la sexualité infantile. Mais J. McDougall insiste sur la dimension défensive de la solution perverse, sur sa valeur de système préservant l'unité psychique du sujet face à l'impossibilité du sujet pervers de résoudre l'énigme du complexe d'Œdipe. L'une de ces solutions est à l'œuvre par exemple dans les addictions, où le rôle de l'objet addictif (faute de pouvoir être transitionnel, parce qu'il n'est que transitoire et qu'il peine à se constituer et à s'intérioriser) est de réparer l'image de soi endommagée et de maintenir l'illusion d'un contrôle omnipotent grâce à cet objet ou au comportement addictif. L'exemple clinique que je vais proposer illustre particulièrement ce point de vue. Cet objet a la même fonction de colmatage que l'objet fétiche. Pour le pervers, l'autre est plutôt une condition qu'un partenaire dans un statut d'objet partiel.

C. Balier (1996) s'est intéressé, quant à lui, aux actes violents dans leur rapport à la perversion. La distinction qu'il établit entre « perversité » sexuelle, signe d'une violence destructrice proche de la psychose, et « perversion » sexuelle, qui caractérise davantage des conduites sexuelles ayant une valeur défensive contre l'angoisse de castration et de perte d'objet, nous éclaire beaucoup dans nos approches cliniques sur le traitement psychique des actes de violence et sur celui des violences sexuelles.

Pour illustrer ce que je viens d'esquisser à grands traits, voici une vignette clinique qui va conduire à explorer plus précisément la perversion narcissique et ce qu'il en est de certains aménagements pervers comme tentatives de maintenir un lien libidinal à l'objet.

#### LE CAS DE MOURAD

Mourad vient consulter pour des difficultés scolaires. Il a 23 ans ; fils unique, il vit avec sa mère ; il a arrêté ses études après de nombreux échecs au lycée technique où il est allé jusqu'en première. Il est passionné par la photographie. Son père a brutalement

quitté le domicile conjugal, sans laisser d'adresse, il y a plus de quinze ans.

Mourad fume du shit et boit beaucoup. Avec des amis, il passe les fins de semaine dans un état second. Son ivresse laisse des traces. Il a un look d'artiste allumé, les cheveux en bataille, la mise approximative. Son débit verbal est incertain, hésitant, sa voix est plutôt faible. L'idéation est parfois difficile ; quand il parle, son élocution n'est pas fluide, des liens manquent entre des séquences de phrases qui m'empêchent de comprendre ce qu'il veut dire. Sa pensée n'est pas incohérente pour autant, même si je ressens une grande fragilité chez lui. Son attirance pour les produits toxiques est irrésistible ; il les utilise pour s'assommer. La mère est styliste ; elle a un ami qui est au chômage. L'appartement dans lequel vit Mourad est petit et ne permet pas une réelle intimité. Il préfère s'enfermer dans sa chambre, se brancher sur Internet pour ne pas voir le compagnon de sa mère dormir toute la journée dans la chambre maternelle dont la porte ferme mal.

Mourad se demande s'il va essayer des substances toxiques plus dures. Il est tenté. À un retour de vacances, il me dit qu'il a essayé avec des copains et a trouvé ça très bien.

Mourad a une petite amie. Leur relation ne le satisfait pas. Il lutte contre une certaine lassitude qui le conduit à se séparer d'elle, puis à revenir vers elle ; puis à lui proposer une pause au cours de laquelle il est convenu que chacun vive sa vie. La banalité des relations adolescentes, pourrait-on dire.

Mourad revient me voir après une longue période de vacances, totalement désespéré. Son regard a changé. Il lutte contre un très fort sentiment dépressif. Que se passe-t-il ? Peu à peu, je comprends que le contrat qu'il a passé avec son amie et qu'il lui a vraisemblablement même imposé (cela lui a permis d'aller voir d'autres filles) se retourne à présent contre lui. Il est revenu vers elle, mais maintenant il doute de sa fidélité. Il lui reproche de s'être rapprochée d'un ami, Rachid, et il la soupçonne de tenir un double discours. Pour se convaincre du bien-fondé de sa crainte ou pour en avoir le cœur net, il a installé un espion (un logiciel) dans l'ordinateur de sa copine à son insu, prétextant l'installation d'un jeu pour son plus jeune frère. Depuis, il peut accéder à la messagerie de son amie et suivre quasiment en direct ses échanges mail. Il voit ainsi comment elle continue à entretenir des relations amicales avec Rachid, le rival. Mourad est comme addicté à cet espionnage et ne peut s'empêcher d'aller voir, épier ce que fait, vit et même pense

son amie. Même s'il constate qu'elle lui est fidèle dans les faits, il ne peut renoncer à sa pratique, prétextant qu'elle peut lui dire une chose et en faire une autre. Avec son espion, il peut vérifier la véracité des intentions de sa copine. Il lui dit qu'il sait qu'elle continue à entretenir des relations amicales avec Rachid ; elle lui dit que c'est parce que lui, Mourad, s'était montré distant avec elle. Mais cette explication ne suffit pas pour le convaincre. Il ne peut relâcher sa vigilance, n'étant pas sûr qu'elle ne changera pas sa conduite d'un jour à l'autre. Même s'il constate que ces échanges mail entre son amie et Rachid ne révèlent pas d'infidélité notoire, Mourad reste rivé à sa pratique d'espionnage parce qu'il craint qu'un beau jour elle ne le trompe.

À aucun moment il ne voit en quoi cette pratique est répréhensible ; il ne voit pas la dimension du viol psychique qu'elle constitue. Il ne voit pas où est le problème, si ce n'est cette angoisse qui lui pourrit la vie. Mourad ne peut plus se passer d'aller voir ce qui ne le regarde pas. C'est devenu une activité frénétique, compulsive, sans fin, sans possibilité d'arrêter ou de suspendre cette folie. C'est plus fort que lui. Il dit qu'il le fera (s'arrêter, suspendre, diminuer), comme il le dit de sa consommation d'alcool ou de toxiques : autant dire que cette promesse apparaît comme une façon de gagner du temps, de parer au plus pressé. La tyrannie exercée par l'Idéal pousse à la réalisation, à l'acte, en passant outre les recommandations des instances interdites. Ici, l'échec du surmoi dans sa fonction antinarcissique est patent.

Il est devenu dépendant de cet objet (le système espion) comme il peut l'être des drogues. Mourad cherche à apaiser l'angoisse qui le mine au détriment du respect de l'intégrité psychique d'un autre sujet, de son intimité. La dimension subjective de l'autre est contingente, voire déniée ; l'autre est objectalisé, désobjectivé. J.-P. Caillot et G. Decherf (1987) parlent de déni d'autonomie narcissique de l'objet. Ce qui domine dans cette relation à l'objet, c'est sa valeur de réassurance narcissique ; ce qu'il semble chercher à obtenir, c'est la certitude que son amie ne le trompe pas. Il se comporte comme un jaloux. Mais en réalité – et peut-être est-ce là le fond de cette jalousie –, il cherche à la contrôler à tout moment pour qu'elle ne lui échappe pas. On retrouve ici ce que les auteurs ont repéré dans la stratégie perverse comme des manœuvres assurant le contrôle de l'objet au moyen d'agirs d'emprise (Dorey, 1982) et de séduction (Caillot et Decherf, 1987). Son angoisse est majeure s'il ne parvient pas à entrer dans ce scénario. L'angoisse de perte prime